

RECENSIONS

De Boeck Supérieur | *Staps*

2013/3 - n° 101
pages 135 145

ISSN 0247-106X

Article disponible en ligne l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-staps-2013-3-page-135.htm>

Pour citer cet article :

Recensions,
Staps, 2013/3 n° 101, p. 135-145. DOI : 10.3917/sta.101.0137

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**1. RECENSION : BAUD SÉBASTIEN, FAIRE
PARLER LES MONTAGNES : INITIATION
CHAMANIQUE DANS LES ANDES PÉRUVIENNES,
PARIS, ARMAND COLIN, COLL.
« RECHERCHES », 2011, 349 P.**

Entre 1998 et 2008, Sébastien Baud s'est rendu périodiquement au Pérou-Quechua dans la région de Cuzco. Il s'est fait adopter par la famille du chaman don Carlos et par une communauté citadine participant de manière suivie aux rituels (une cinquantaine de personnes). Son observation participante, qui a constitué le terrain de sa thèse soutenue en 2003 à l'université de Strasbourg, est ici reprise dans un texte qui réussit à la fois à être extrêmement pointu sur le plan de la recherche ethnologique, mais aussi merveilleux qu'un récit de contes et légendes, et enfin très questionnant sur la façon dont un cœur ouvert comme le sien a pu faire confiance pour être guidé dans les questionnements les plus ontologiques que le monde occidental peut adresser à l'autre monde : le monde chamanique, celui de l'invisible, des esprits, des ancêtres et des forces de la nature, des plantes et des pierres, du vent, des sources, des animaux, etc.

Il est fascinant de voir s'imbriquer les plans sensitifs et émotionnels des expériences avec les plans imaginaires et cognitifs, de voir

comment les situations et les contextes environnementaux tissent un ensemble cohérent, pour ne pas dire un système dans lequel la personne prend vie, acquiert des expertises et donne du sens à la vie. Je n'écris pas à sa vie, mais à la vie qui irrigue chacun et tous et tout. L'approche écologique s'impose une fois encore pour comprendre l'humanité.

Approcher un autre écosystème prend du temps. Il aura fallu dix ans pour que l'ethnologue puisse vivre en paix l'expérience troublante de deux ontologies si différentes, et puisse donner du sens à la science occidentale des objets et à la science chamanique des esprits et des doubles. Pour qu'enfin le scientifique Sébastien puisse comprendre comment Antonio, l'apprenti chaman, peut prendre son envol !

Le contenu croise, comme dans tout travail universitaire, des références savantes, des expériences empiriques, des élucidations historiques et des descriptions *in situ*. On peut comprendre comment les descendants des Incas ont intégré les divinités chrétiennes sans renoncer aux esprits et forces occultes de leurs ancêtres sans lesquels leur vie perdait son sens et ses modalités structurantes.

Dans le chapitre « La *mesa*, quand l'*Apu* parle », Sébastien Baud présente le rituel chamanique par lequel les esprits vont descendre dans le chaman et prendre soin des personnes venues le consulter. C'est un passage qui suscita

chez moi une extrême joie intellectuelle, émotionnelle et ludique, une jouissance, un bonheur... La lecture si précise m'a transportée dans cette modeste salle sombre pour suivre le rituel. Ambiance : trente personnes se sont entassées, attente : puis le sifflement de don Carlos appelle les *apus*, puis la communion des prières chrétiennes avec le « Notre Père, qui es aux cieux... amen » récité par tous... puis l'évocation de la Mère, et déjà la vision chrétienne se transforme, la Mère-Terre est là, et dans la pénombre on entend les premiers battements d'ailes, surgissant des profondeurs terrestres, venant de loin, maintenant très présents. Et puis des battements d'ailes venant d'en haut, plus forts encore et, enfin, venant d'à travers les murs. Les trois mondes ainsi réunis, on sent le vent sur la peau, l'espace vient de s'animer. Allégresse et recueillement dans la salle, les rires de joie se mêlangent aux pleurs, aux commentaires, aux espoirs, puis le silence attentif s'impose à tous, chacun suit avec toute son âme le dialogue qui s'instaure entre les esprits et les participants au rituel, l'un après l'autre, guidés par le chaman.

Il faut lire cette description et la vivre pour comprendre la force enfantine du jeu qu'on invente ensemble et qui construit le rituel et la puissance intégrative de la communion dans cet acte de re-création, périodiquement renouvelé. Le lecteur peut ressentir la chaleur bienfaisante d'une adhésion communautaire assez rare dans notre monde plus critique et plus individualiste.

Ces récits ethnologiques, dès lors qu'on veut bien ne pas se penser différents des autres, mettent en évidence des fonctionnements anthropologiques universels et entrent en résonance avec d'autres approches scientifiques des comportements du vivant.

Nancy Midol

Maître de Conférences/HDR

*Université de Nice Sophia Antipolis Laboratoire
d'Anthropologie et de Psychologie Cognitives et
Sociales (LAPCOS, ex-LASMIC, EA 3179)*

nancy.midol@gmail.com

2. RECENSION : GAUCHER CHARLES, CANDAU JOËL ET HALLOY ARNAUD (EDS.), « ANTHROPOLOGIE DU GESTE », ANTHROPOLOGIE ET SOCIÉTÉ, VOL. 36, N° 3, 2012.

Dans la lignée des grands auteurs sur l'anthropologie du corps, initiée par Marcel Mauss avec son invention du paradigme des « techniques du corps » en passant par Marcel Jousse avec l'anthropologie du geste, le numéro poursuit le travail aux frontières des sciences, renouvelant les problématiques contemporaines. Si nous « ne connaissons les choses que dans la mesure où elles jouent, se gestualisent en nous », selon Jousse, les articles insistent sur l'approche écologique ou holiste de ces allers-retours qui procèdent aux mouvements d'incorporation de l'extérieur en soi et de dilatation de soi vers l'extérieur (Joël Candau, Charles Gaucher et Arnaud Halloy : « Présentation : Gestique, un état des lieux ».)

Joël Candau et Arnaud Halloy (« Autour du geste ») ont choisi d'introduire d'emblée le numéro par un entretien avec Alain Berthoz, professeur de physiologie de la perception et de l'action au Collège de France, pour qui la philosophie introduit la réflexion sur le comportement humain en convoquant et en confrontant autant les sciences de la vie que les sciences sociales. La physiologie est comprise, dans un sens large, comme la science de rapports présidant à « la coordination des parties au tout », (interactions multiples avec d'autres approches scientifiques : neurosciences, sciences de la cognition, psychologie et les sciences du collectif) qui se questionnent et se répondent. L'anthropologie y apparaît aussi comme une plaque tournante, à l'aise pour aborder chacune de ces approches avec des capacités à illustrer, comparer, exemplifier. Dans la lignée de Varela, Berthoz poursuit la fécondité de la pensée de l'enaction, de la communication corporelle inconsciente, mais tellement efficiente, du corps en acte dans l'approche phénoménologique dans laquelle le Monde et le Soi se co-construisent. On est sur d'autres paradigmes que celui qui

réduisait la pensée à l'objet, qui illustra le paradigme scientifique du XIX^e siècle. Il reste étonnant néanmoins que depuis les années 1960, ces nouveaux paradigmes aient encore du mal à s'imposer dans les universités françaises figées sur les cloisonnements disciplinaires !

Philippe Hameau s'inscrit dans cette complexité à la frontière des sciences à travers l'étude subtile, à la fois profondément scientifique et poétique, du « Geste graphique et technicité. L'exemple des peintures néolithiques », renouvelant l'approche archéologique, pour interpréter les motifs en relation avec les dynamiques sociale et environnementale qui les ont animés. Cette approche sensible de l'art pictural fait appel à la science du mouvement qui contextualise le geste *in situ*. Ainsi, P. Hameau, au détour d'une démonstration magistrale, en vient à parler de la culture du risque au néolithique ! Ne cédant en rien à la facilité, l'auteur nous conduit des peintures préhistoriques aux tags contemporains avec une maestria méthodique et pointilleuse, éclairant la fabrication des peintures insérées dans le système graphique qui les produit.

Plus classiquement anthropologiques, les textes de Céline Geffroy : « La gestuelle du buveur dans un contexte festif andin (note de recherche) », d'Alexander Horstmann : « *Échanges de gestuelles religieuses dans l'espace rituel. Performance des traditions rituelles et négociation des frontières entre les communautés dans le bassin du lac Songkhla, en Thaïlande du Sud* », de Carine Plancke : « Rythmomimisme et gestuelle dansée. Danser à l'image des génies au Congo », n'en sont pas moins d'une grande originalité. Ils nous font découvrir des univers sociaux culturels, où imaginaires collectifs, imaginations, systèmes symboliques, etc., tous étroitement ancrés sur des dispositifs corporels et des motricités rituelles, produisent ce qu'on peut encore appeler le génie d'un peuple ou d'une communauté.

Dans ces textes, le corporel et le gestuel sont sociaux et symboliques, mais ils débordent largement ces cadres, ils englobent les forces de la nature, les génies, les esprits, les ancêtres, dans un rapport imaginaire et mimétique de

l'individu au monde qui l'entoure. Carine Plancke parle, pour la danse de la fécondité chez les Punu du Congo Brazzaville, de « réverbérations sociocosmiques de la gestuelle dansée » (p. 143), confrontant la notion jousienne de « mimisme ».

Collant moins à l'analyse gestuelle, Alexander Horstmann étudie, dans le contexte de repli des particularismes religieux entre les musulmans et les bouddhistes en Thaïlande du Sud, certains actes de transgression qui permettent aux musulmans d'être invités dans des rituels bouddhistes et d'y agir dans un esprit commun, notamment autour des hommages rendus aux ancêtres ou encore pour des pratiques médiumniques de guérison. Ces dispositifs de contact et d'échanges signalent une bonne entente locale et font opposition à une politisation croissante des religions qui tendent aujourd'hui à se radicaliser. Il apparaît que, dans un monde de plus en plus cosmopolite, des échanges et des bricolages, des transgressions inventent des ponts entre des pratiques religieuses et renouvellent le visage des interactions entre global et local.

Les textes de Dimitri Voilmy : « Suivre les actions de l'autre. Les gestes en salle de classe autour du tableau interactif », de Charles Gaucher : « Les Sourds ne gesticulent pas, ils "signent". Réflexion sur le rapport entre corps sourds et langues des signes », de Daphnée Poirier : « "J'ai senti que c'était mon monde." Expression des dimensions identitaire et normative des langues des signes », s'ouvrent sur les problématiques de communications corporelles, langagières et identitaires autour du langage des signes dans des espaces de communauté des sourds ou des espaces éducatifs dans la classe de l'école.

Bien que situés hors champ, le chant s'invite comme geste vocal (F. Gervasi), et l'odorat comme perception biocognitive relevant parfaitement d'une anthropologie du geste selon le mouvement d'incorporation et de dilatation, de perception et de cognition. Discutant

le clivage bonne/mauvaise odeur, O. Wathelet introduit une magnifique complexité dans l'anthropologie du sensible.

La revue *Anthropologie et Société*, éditée au Canada, propose aussi une rubrique « Entrevue », une rubrique « Essai bibliographique », la liste des comptes rendus non thématiques et celle des ouvrages reçus.

Nancy Midol

Maître de Conférences/HDR

Université de Nice Sophia Antipolis

Laboratoire d'Anthropologie et de Psychologie

Cognitives et Sociales

(LAPCOS, ex-LASMIC, E.A. 3179)

nancy.midol@gmail.com

3. RECENSION : RUFFIE SÉBASTIEN ET FEREZ SYLVAIN (Eds.), *CORPS, SPORT, HANDICAPS. TOME I. L'INSTITUTIONNALISATION DU MOUVEMENT HANDISPORT, 1954-2008*, PARIS, TÉRAÈDRE, COLL. « PASSAGE AUX ACTES », 2013, 212 P.

Depuis une cinquantaine d'années, le handicap s'est métamorphosé : quasi-disparition de la poliomyélite, ère de « l'accidentologie » causée par les dangers de la route et les traumatismes du sport, polyhandicap et prolongation de la vie des personnes handicapées dont le nombre s'accroît (Stiker, 2009). C'est également notre regard sur « les personnes en situation de handicap » (Hamonet, 2012) qui s'est modifié : au-delà des politiques d'assistance juridique et sociale pour les personnes handicapées (avec les lois de 1975 et 2005 en France), le modèle social du handicap, introduit par les *disability studies*, se diffuse et replace la déficience dans un environnement matériel et humain (Barnes, Barton, & Oliver, 2002). Alors que, jusque dans les années 1970, la tradition sociologique ignore l'objet « handicap » à l'exception des travaux de Roger Bastide et d'Erving Goffman à propos des maladies mentales et de la stigmatisation (Blanc, 2012), les études sur le handicap se caractérisent de dès

jours par leur vitalité. Le récent ouvrage de Sébastien Ruffié et de Sylvain Ferez intitulé *Corps, sport, handicaps : l'institutionnalisation du mouvement handisport, 1954-2008* en est un symbole frappant. L'hypothèse centrale du livre est que le processus d'institutionnalisation du mouvement handisport est lié au rattachement au modèle sportif et à l'intégration progressive des différents types de déficiences.

Une année après la publication d'un travail portant sur les liens entre sport adapté, handicap et santé (Bui-Xuan, Comte, & Mikulovic, 2012), les deux chercheurs et leur équipe s'intéressent à la généalogie du mouvement handisport en France et aux différentes reconfigurations institutionnelles de l'actuelle Fédération Française Handisport (FFH). Sans victimisation, héroïsation ni militantisme (ce qui est rare vu la charge émotionnelle soulevée par le sport et le handicap), ils réalisent la première histoire de cette fédération méconnue et revisitent ainsi le récit hagiographique et nécessairement « engagé » tenu quelques années plus tôt par l'ancien président de la FFH (Auberger, 2005). Entre les lignes, d'une page à l'autre, se dessinent les silhouettes blessées des promoteurs et des pratiquants du handisport en France, leur combat pour la reconnaissance de leur mouvement, mais aussi les luttes intestines passionnées et insoupçonnées au sein de l'institution.

Huit chapitres équilibrés, une écriture précise, des transitions efficaces, de nombreux exemples, le sens de la synthèse, un rappel final des dates importantes, ces qualités formelles et logiques servent cet ouvrage de 212 pages préfacé par Thierry Terret et postfacé par Gérard Masson, l'actuel président de la FFH. Si le lecteur pourra regretter l'absence d'illustrations pour accompagner les portraits fouillés des figures marquantes de ce mouvement (Philippe Berthe, Pierre Volait, Huguette Tanguy, Yves Nayme, Luciole de Richemond, Christian Paillard, Monique Pasqualini, André Auberger et Eugène Rubens-Alcais) et d'une liste récapitulative des abréviations utilisées, il appréciera la parfaite présentation des sources mobilisées. Ainsi, dès

l'introduction, est annoncé qu'une cinquantaine d'entretiens biographiques avec les acteurs de ce mouvement sont recoupés par l'analyse des différentes revues associatives produites par les organisations handisport successives. Ce même lecteur apprendra peut-être avec surprise que la création de la FFH en 1977 est le produit d'une longue histoire liée à celles de l'Amicale Sportive des Mutilés de France (ASMF, 1954), de la Fédération Sportive des Handicapés Physiques de France (FSHPF, 1963), de la Fédération Française des Sports pour Handicapés Physiques (FFSHP, 1968) et de la Fédération Française Omnisport des Handicapés Physiques (FFOHP, 1972). Comment, au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, une association d'une poignée de mutilés et d'invalides de guerre, proche des mouvements créés par les anciens combattants, pratiquants dans l'indifférence, se transforme-t-elle pour devenir une fédération sportive incontournable regroupant plus de 25 000 licenciés et 250 sportifs de haut niveau ? C'est ce que les auteurs relatent dans ce livre qui présente trois mérites.

Tout d'abord, le processus de « sportivisation » du mouvement handisport est mis en évidence grâce à des conjonctures claires et à des dates clés qui servent de repères au lecteur. Par exemple, l'année 1982 apparaît fondamentale puisque la FFH présente pour la première fois des sportifs de haut niveau sur la liste officielle du ministère de la Jeunesse et des Sports ; l'année 2008 est marquée par l'alignement des primes des athlètes handicapés sur celles des athlètes valides lors des joutes paralympiques. Se replonger dans les racines de la FFH est une nouvelle fois indispensable. On découvre alors que l'ASMF (dont le projet est d'abord rééducatif) est à l'origine réfractaire à l'esprit de record et de performance ainsi qu'aux glorifications des champions et de l'élite. Plus de cinquante années séparent cette époque de la nôtre où le sportif handicapé est devenu l'emblème de la « figure de la réparation technico-scientifique de l'humain » associée [...] à une image plus futuriste de

l'homme bionique éternellement « réparable », jeune et performant » (Marcellini, 2007). Après les Jeux « paraolympiques » de Rome (1960), la FSHPF et la FFSHP vont progressivement s'affranchir de leur double tutelle militaire et médicale. Ensuite, au tournant des années 1970, malgré de récurrentes réticences, le mouvement handisport n'échappe plus à la sportivisation de la société française impulsée par les pouvoirs publics une décennie plus tôt. Dès 1977, la FFH s'oriente vers le modèle du sport de compétition : ce que Sébastien Ruffié et Sylvain Ferez qualifient de « montée en puissance du modèle sportif » peut en partie s'expliquer par l'accroissement des enjeux politiques du sport, notamment lors des compétitions internationales. On aurait apprécié que davantage de sportifs d'élite et de médaillés paralympiques (et non des cadres de la FFH) témoignent au sujet des évolutions de leur fédération, mais la curiosité du lecteur demeure satisfaite. En effet, tous les thèmes majeurs liés aux effets et aux dérives de cette sportivisation sont traités : classification et hiérarchisation des handicaps, liens et concurrences avec les autres fédérations, place accordée à la pratique de masse, professionnalisation, spécialisation, triche, dopage et bien sûr technologisation de la compétition.

À la lecture, on saisit combien le mouvement handisport français s'inscrit par étapes dans le mouvement « paraolympique » sans jamais se confondre avec celui-ci. On détermine également la forte implication de la France dans la structuration du mouvement sportif international avant et après la création de l'International Paralympic Committee (IPC) à Düsseldorf le 22 septembre 1989. En 1959, autour de Ludwig Guttman, avec quatre autres pays (Belgique, Italie, Grande-Bretagne et Pays-Bas), ne fonde-t-elle pas l'International Stoke Mandeville Games Committee ? N'est-ce pas à Paris que se tient, en 1964, l'élection annuelle du conseil exécutif du Conseil International des Sports pour Handicapés ? André Auberger n'est-il pas l'un des sept fondateurs de l'IPC

dont il est trésorier de 1989 à 2001 ? Les nombreux exemples rappellent la présence de la France dans les instances internationales du sport pour les personnes handicapées dès les années 1950, son activité dans la définition des classifications et sa farouche volonté que l'IPC représente l'ensemble des sports pour handicapés, quel que soit le handicap.

La seconde qualité indéniable de ce travail est d'insister sur les résistances. Les résistances à la sportivisation « à outrance » de la FFH se manifestent, par exemple, autant dans le Club handisport de Montpellier qu'en Guadeloupe des années plus tard, et font écho à d'autres luttes. Les auteurs mettent en lumière l'existence de deux autres conflits majeurs. D'un côté, ils reviennent sur les tensions occultées autour de l'institutionnalisation du mouvement handisport avec la création, en 1972, d'une fédération sécessionniste : la FFOHP du Stéphanois Yves Nayme se détache de la FFSHP de Marcel Avronsart. Cinq années durant, leur opposition est vive, leurs stratégies de distinction féroces. C'est uniquement en 1977, sous la pression ministérielle, que cette crise organisationnelle se résout avec la création d'une seule organisation fédérale : la FFH. De l'autre, ils soutiennent que l'élargissement du mouvement à l'ensemble du public présentant des déficiences physiques et sensorielles ne se fait pas sans heurt. Contrairement aux déficients visuels qui se séparent de la FFH en 1986 au sein d'une ligue dissidente avant de la réintégrer deux ans plus tard, la Fédération Sportive des Sourds de France, créée en 1919, est contrainte de disparaître en 2008 pour intégrer la FFH. Questionnements identitaires, cohabitation délicate, inquiétudes légitimes de la communauté sportive sourde, efforts de la FFH pour intégrer au sein du mouvement handisport une organisation centenaire et émergence d'un contre-mouvement sportif sourd en dehors de tout cadre officiel, voilà autant de défis à relever pour la FFH.

Enfin, on retiendra l'effort de distanciation des deux chercheurs. Dans la lignée de rares réflexions critiques sur la reproduction de mythes

paralympiques dans les récits journalistiques comme dans certains ouvrages scientifiques (Peers, 2009), ils insistent sur le fait qu'écrire cette histoire institutionnelle n'est pas chose aisée. D'une part, parce que l'histoire des minorités sportives, comme celle des femmes ou des populations colonisées par exemple, a été négligée dans l'historiographie traditionnelle. D'autre part, parce que les enjeux culturels et identitaires ainsi que les concurrences mémorielles sont forts au sein de la FFH. Faut-il réécrire l'histoire du mouvement handisport en requestionnant la place des événements et des personnages « marquants » comme le neurochirurgien allemand Ludwig Guttman, fondateur des Jeux internationaux de Stoke Mandeville ou Philippe Berthe, premier président de l'ASMF ? Faut-il considérer l'année 1891, avec les premières pratiques sportives des Sourds comme la préhistoire du mouvement handisport ? La mémoire du mouvement du sport silencieux peut-elle s'intégrer dans l'histoire du mouvement handisport ? Trois questions que les auteurs ne souhaitent pas trancher pour laisser au lecteur, à la fin de ce passionnant travail, le bénéfice de la réflexion autour des apports d'une « mémoire commune » à construire.

À quelques mois de la publication attendue de la suite de cet ouvrage sous la forme d'un second tome analysant, sous l'angle sociologique, les principaux débats et controverses qui traversent le mouvement handisport au XXI^e siècle, la contribution de référence de Sébastien Ruffié et de Sylvain Ferez éclaire donc les relations complexes entre sport et handicaps en France.

BIBLIOGRAPHIE

- AUBERGER, A. (2005). *La même flamme : 50 ans de défis et d'exploits handisport*. Paris, Le Cherche-Midi.
- BARNES, C., BARTON, L., & OLIVER, M. (2002). *Disability studies today*. Cambridge: Polity Press.
- BLANC, A. (2012). *Sociologie du handicap*. Paris, Armand Colin.
- BUI-XUAN, G., COMPTE, R., & MIKULOVIC, J. (2012). *Sport adapté, handicap et santé*. Montpellier, FFSA-AFRAPS.

- HAMONET, C.** (2012). *Les personnes en situation de handicap*, Paris, Presses universitaires de France.
- MARCELLINI, A.** (2007). Nouvelles figures du handicap ? Catégorisations sociales et dynamique des processus de stigmatisation/déstigmatisation. In G. Boëtsch, C. Hervé, & J. Rozenberg (Eds.), *Corps normalisé, corps stigmatisé, corps racialisé* (p. 201-219). Bruxelles, De Boeck.
- PEERS, D.** (2009). (Dis)empowering Paralympic histories: absent athletes and disabling discourses. *Disability and Society*, 24(5), 653-665.
- STIKER, H.-J.** (2009). *Les métamorphoses du handicap de 1970 à nos jours : soi-même avec les autres*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

Stanislas Frenkiel
 Chercheur senior FNS
 Institut des Sciences du Sport de
 l'Université de Lausanne
 Bâtiment Géopolis, bureau 5219
 Quartier UNIL-Mouline
 CH-1015 Lausanne
 Bureau : 0041 (0)21.692.3880
 stanislas.frenkiel@gmail.com

4. RECENSION : GARCIA MARIE-CARMEN, ARTISTES DE CIRQUE CONTEMPORAIN, PARIS, LA DISPUTE, 2011, 168 P.

L'ouvrage de Marie-Carmen Garcia nous emmène dans l'univers des *artistes artisans* du cirque contemporain. Par une approche ethnographique menée en région lyonnaise et au travers de 75 entretiens conduits auprès d'aspirant(e)s circassien(ne)s, l'auteure se propose d'inscrire des situations individuelles (devenir artiste de cirque en fonction de ses dispositions et ambitions) dans des processus et des logiques sociales plus globales, à savoir l'espace du cirque contemporain, sa culture et ses enjeux. La focale de la recherche est inédite en ce sens qu'elle s'intéresse au cirque dit « artisanal » qui se développe en marge des grandes compagnies. L'entrée par les pratiques corporelles, les trajectoires et les représentations des apprenti(e)s circassien(ne)s s'avère particulièrement féconde, lorsque l'auteure s'applique, par la perspective du genre, à décrire comment

s'opèrent les spécialisations disciplinaires dans la voltige, le jonglage ou encore les arts clownesques.

Pour ce faire, sont rassemblés en introduction ainsi que dans un premier chapitre intitulé « genèse du cirque contemporain » les éléments historiques et institutionnels permettant de comprendre l'avènement du *cirque contemporain* actuel, ses représentations et ses valeurs. Se démarquant du cirque traditionnel, le *nouveau cirque* est d'abord né de l'initiative d'artistes issus des révolutions consécutives aux bouleversements culturels de mai 1968. Il est alimenté par un idéal de vie (itinérance et travail en communauté) et par un idéal artistique. Son succès lors des festivals d'été a conduit à la création, en 1985, *via* l'engagement du ministère de la Culture, du Centre national des arts du cirque (CNAC) ainsi que de l'École nationale d'enseignement des arts du cirque (ENAC). Dans ces institutions publiques, les valeurs de la création en art contemporain, telles que la « créativité », la « singularité » et la « signification de l'œuvre » (p. 10), ont modifié les modalités d'apprentissage. Le tournant est majeur : le *nouveau cirque* s'érige en « œuvre d'art » et prend dès lors le nom de *cirque contemporain*. Les années 1990 inaugurent une nouvelle phase avec l'idée d'« œuvre originale », donc signée, rapprochant les arts du cirque des modes de production et de légitimation culturelle des arts chorégraphiques. Ainsi, le lecteur découvre que l'institutionnalisation des arts du cirque avec le soutien des pouvoirs publics, en tant que phénomène particulier à la France, a donné lieu à deux « marchés » du cirque : l'un, traditionnel, associé au divertissement et aux apprentissages pratiques, autodidactes et entre pairs ; l'autre, au monde de l'art et des créations dramaturgiques, où les modes de transmission font appel à la didactique et à la pédagogie et où la monodisciplinarité est devenue la norme.

Le deuxième chapitre analyse les représentations des apprenti(e)s à leur entrée dans l'univers du cirque. Les récits autobiographiques

recueillis par l'auteure mettent en exergue la vocation circassienne, énoncée dans le lexique de la passion foudroyante, de l'irrésistible appel de la scène ou encore de la révélation. La rencontre avec les arts du cirque est considérée comme intrinsèque à l'individu, puisqu'elle est même énoncée en termes de prédestination. On retiendra l'exemple de cette artiste-trapéziste qui dit avoir toujours eu « cela dans le sang », tout en énumérant les éléments tangibles d'une socialisation enfantine ayant soutenu son choix de carrière : exercices d'équilibre ludique, marche sur les mains, portés effectués avec le père, etc. Cette dissociation entre les prédispositions construites et incorporées pratiquement dans le cadre familial et le sentiment d'élection essentialisée révèle une perception idéalisée, qui caractérise précisément la notion de vocation et qui semble partagée par les artistes faisant partie des grandes écoles de cirque. Quant aux autodidactes, ils se démarquent de cette vision en termes de « destin » et appréhendent leur carrière sous l'angle de l'opportunité professionnelle. Le métier est alors associé à une forme de pragmatisme faisant du cirque « la meilleure voie professionnelle » compte tenu d'un atout physique singulier qui est optimisé sous forme de capital corporel. Deux parcours se dégagent de l'analyse sociologique : le premier vécu comme une forme d'« évidence » un peu miraculeuse et le second comme une « opportunité » saisie dans un avenir indéterminé et caractérisé par un faible goût pour les études.

Les représentations des circassien(ne)s en formation sont globalement empreintes d'idéaux communautaires. Ainsi, l'espace du cirque est vécu comme un lieu préservé des concurrences et des hiérarchies professionnelles. Les échanges de savoir-faire qui s'y déroulent seraient rendus possible par la croyance en la « chance et le don », permettant de maintenir cet univers professionnel dans un « à part » où la lutte de tous contre tous n'existe pas (p. 44). Si l'auteure souligne que ce sont les apprenti(e)s novices qui sont convaincu(e)s de cette solidarité entre

circassien(ne)s, il nous faut regretter de ne pouvoir suivre ces carrières dans la pratique, ainsi que dans les micro-interactions qu'elle sollicite. Des informations qui auraient permis de soulever les différends entre les idéaux et la réalité.

Dans le troisième chapitre, le cursus de formation à l'école du cirque est décrit comme une entreprise de spécialisation se déroulant dans la continuité des socialisations, tantôt sportives, tantôt artistiques, inscrites au préalable dans les corps des adeptes. Ce renforcement d'un habitus antérieur, accompagné par la prise en charge des formateurs, a pour fonction principale de maximiser les chances de réussite des aspirant(e)s circassien(ne)s. Les rapports de genre apparaissent alors comme des filtres conducteurs et explicatifs des procédés de sélection, donnant lieu à une division du travail traditionnelle. Si ce procédé semble s'accorder difficilement avec les valeurs de liberté, d'expression singulière, d'ambition propre aux avant-gardes artistiques ou encore d'inclination pour la subversion des codes culturels (p. 14), défendus par les adeptes des arts du cirque, peu d'éléments nous sont donnés sur les tensions suscitées entre vellétés d'expression individuelle et normes structurées par « les exigences du champ du cirque contemporain » (p. 78). Marie-Carmen Garcia ne s'attarde pas sur les stratégies de résolution ou de négociation des acteurs, mais analyse, dans un dernier chapitre, comment ces voies artistiques, qui semblent répondre à un choix porté par les exigences d'une vocation personnelle, sont en réalité la conséquence de spécialisations disciplinaires, elles-mêmes déterminées par des injonctions de genre ; celles-ci créant de la différenciation sexuelle et de la hiérarchisation entre les pratiques et les trajectoires artistiques. Ainsi, les hommes sont plus souvent « créateurs ». Ils tendent à monter leur propre compagnie et s'orientent vers des spécialités traditionnellement masculines. Le monde du cirque contemporain est donc tendanciellement androcentré, un centre de gravité né de la conjugaison

entre une hiérarchisation sexuée des emplois artistiques et une incorporation sexuée de l'activité (p. 164). Au-delà de ce constat qui mérite d'être dévoilé, une large part de l'intérêt de l'ouvrage est précisément de soulever la divergence entre ces éléments de détermination des carrières, avec leurs caractéristiques fortement structurelles et surplombantes, et les représentations des artistes qui semblent partager des valeurs et des discours marqués d'idéaux forts, tels que la liberté, l'autonomie, la prédilection pour des formes d'organisation participative, ou encore la solidarité et le sens de la communauté, etc. Ainsi, cette tension entre la « libre » vocation des *artisans artistes* et les mécanismes de la formation, qui conduisent insensiblement les apprenti(e)s vers des formes d'accomplissements professionnels rigides et peu novateurs, est illustrée par deux trajectoires idéales typiques. Les femmes légères, souples et minces deviennent inévitablement des voltigeuses. Les jongleurs autodidactes, pour leur part, feraient preuve d'un goût pour la technique de jonglerie proprement masculine. Si le milieu de la « jungle » n'est pas un espace dominé par une culture viriliste, relève l'auteure, tels les *battles* de danse hip-hop ou le milieu des *hackers*, l'explication relève plutôt d'une « auto-élimination des femmes d'une activité qui se présente de prime abord comme solitaire et faiblement didactisée » (p. 151). Cet aspect rejoindrait d'autres recherches portant sur le genre qui associent l'autodidaxie et l'apprentissage entre pairs aux hommes, les femmes préférant être guidées et encadrées dans leurs apprentissages. Le genre des clowns contemporains semble toutefois plus complexe, appelant à repenser le binarisme des sexes. L'art clownesque est traditionnellement masculin et rend compte d'un humour agressif, basé sur la moquerie des autres. Or l'humour du cirque contemporain

a été « élaboré par des hommes en rupture avec certains stéréotypes de la masculinité qui convoque l'autodérision et l'introspection » (p. 164). Ainsi, des femmes se sentiraient interpellées par ce type d'humour valorisant une idéologie de l'intériorité (à la « découverte de son clown ») propre aux franges féminines supérieures. La féminisation des arts clownesques ouvre donc à des variations et à des interrogations sur les assignations de genre par la mise en scène de clowns parfois « asexués » ou « exagérément » féminins, dont on aimerait suivre les carrières sur la durée.

L'ouvrage est fort stimulant, bien que sa lecture puisse être affectée par un style parfois heurté, par des parenthèses informatives et par un certain nombre de longueurs. On regrette seulement l'absence de description ethnographique des interactions dans les terrains de formation, afin de les mettre en parallèle avec les discours basés sur des représentations. Il serait sans doute intéressant de rendre compte du déroulement de ces carrières sur la durée, afin de déconstruire les parcours de désillusions ou de rendre compte des processus de conversion, puisque la vie d'artiste est associée à la précarité (p. 165). À moins que le milieu du cirque contemporain ne permette justement d'étudier des processus de mise en acte pérenne de ces solidarités entre artistes ? Telle croyance serait alors réalisée par le principe bien connu de la prophétie autoréalisatrice en référence à Robert K. Merton. On aimerait croire que l'espace circassien s'y prête favorablement.

Monica Aceti

Docteure en socio-anthropologie

E3S 1342, Université de Strasbourg

Unité Sciences du Mouvement et du Sport,

Université de Fribourg

IUHMS, Université de Lausanne

monica.aceti@unifr.ch